

8. Le désir fondamental

Nous pourrions résumer le chemin parcouru jusqu'à présent en nous inspirant des trois inscriptions de l'église de Chau Son Nord comme suit : le désir d'être avec Dieu, attiré par le don de sa présence, devient, lorsqu'il rencontre le Christ, une expérience de plénitude, de paradis, de vie éternelle.

Pour donner de la densité et une illustration artistique à ce processus qui occupe toute notre vie et devrait être l'âme vivante et ardente, c'est-à-dire rayonnante, des communautés monastiques, j'ai pensé méditer avec vous sur une œuvre musicale que vous connaissez certainement tous, mais que nous risquons d'écouter sans prendre le temps d'en savourer le sens profond. Il s'agit du motet « *Sicut cervus* » du grand compositeur du XVI^e siècle, Giovanni Pierluigi da Palestrina.

Le motet reprend le début du psaume 41 : « *Sicut cervus desiderat fontes aquarum: ita anima mea desiderat ad te, Deus* – Comme un cerf altéré cherche l'eau vive, ainsi mon âme te cherche, toi, mon Dieu ».

Écoutons-le: Palestrina - Sicut cervus - The Cambridge Singers

Dans le motet de Palestrina, au moins trois choses me frappent, ou plutôt m'interpellent et me touchent profondément.

La première, c'est la façon dont Palestrina fait chanter le mot « *desiderat* » qui est répété à plusieurs reprises, multiplié par les quatre voix. C'est comme si, à chaque fois, la musique descendait pour aller chercher la première syllabe « *de* » tout en bas, pour remonter ensuite vers le haut à chaque syllabe suivante. Peut-être pas de manière linéaire, comme la dernière fois où l'on chante « *desiderat* » – pour moi, le moment le plus émouvant du motet – : là, les basses redescendent pour reprendre le « *de* » de la troisième syllabe. Mais pratiquement toujours, la quatrième syllabe, « *rat* », est chantée sur des tons aigus.

C'est peut-être une analyse un peu naïve de quelqu'un qui ne s'y connaît guère en musique, mais pour moi, cela montre à quel point il est important que notre désir jaillisse d'en bas, du plus profond de notre humanité. La musique est comme le Saint-Esprit qui, plein de compassion, comme l'écrit saint Paul aux Romains, « vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inexprimables » (Rm 8,26). L'Esprit descend donc pour relever notre condition humaine en l'attirant et en l'élevant vers les étoiles.

En effet, l'étymologie du mot « désir » est la composition de la particule « *de* », préfixe qui indique le manque, la privation, l'éloignement, et du mot « *sidus* », c'est-à-dire l'étoile, symbole de l'infini qui nous dépasse, qui se trouve en haut et qui nous fait ressentir l'éloignement comme une blessure incurable. Mais voilà que Palestrina descend vers ce manque, le « *de* », et, note après note, exprime l'élévation du désir. Et l'Esprit agit ainsi parce qu'il veut élever l'homme, notre humanité, notre cœur où se concentre la conscience de toute la réalité sans rien laisser derrière lui.

A un certain point, le psaume 41 dit :

« L'abîme appelant l'abîme
à la voix de tes cataractes ;
la masse de tes flots et de tes vagues
a passé sur moi. » (Ps 41,8)

L'abîme profond du Mystère appelle l'abîme du cœur humain qui est comme en miroir face à la profondeur infinie de Dieu. Un abîme de misère face à l'abîme de la Miséricorde, comme saint Augustin décrit la rencontre entre la femme adultère et Jésus lorsqu'ils se retrouvent seuls au milieu de la place (cf. Jn 8,9-11). Mais l'abîme du Mystère « appelle » l'abîme de notre humanité perdue. La Bible grecque, suivie par la Vulgate, dit « à la voix de tes cascades – *voce cataractarum tuarum* ». De l'abîme du mystère de Dieu descend une voix, puissante comme le fracas des cataractes, pour appeler en nous une profondeur plus profonde que nous-mêmes. Et c'est une voix qui nous envahit, comme si elle comblait l'abîme vide dans lequel nous avons sombré. Ce n'est pas de l'eau, c'est une voix, c'est un son, un chant. Peut-être Palestrina avait compris qu'il devait mettre dans le « *desiderat* » l'écho de cette voix, comme si l'appel de Dieu, descendu au fond, devait rebondir sur le « *de* » et remonter vers l'abîme supérieur du Mystère.

On m'a dit que lorsqu'on nage dans le Rhin à Bâle, on peut rencontrer des tourbillons qui vous aspirent dans la profondeur de l'eau. Or, la bonne méthode n'est pas de se débattre pour rester à flot, ce qui ne fait qu'empirer la situation, mais de se laisser emporter par le tourbillon jusqu'à toucher le fond de la rivière, puis de se propulser vers la surface et de continuer à nager en surmontant ainsi le danger.

C'est cela, le désir ! Le désir est comme l'écho que la voix de l'abîme du Mystère bienveillant – qui désire nous avoir auprès de lui, qui désire nous relever vers lui – crée dans l'abîme de notre pauvreté, de notre solitude, de notre manque, de notre éloignement et de notre tristesse.

C'est comme le père qui soulève son enfant et, pour lui faire plaisir, le soulève plus haut que sa propre taille tout en le tenant fermement sous les aisselles. Car ce qui intéresse l'enfant, ce n'est pas le frisson d'être projeté en hauteur, dans le vide, mais de pouvoir découvrir la hauteur que le maintien ferme de son père lui permet d'atteindre. L'enfant aime faire l'expérience du vol qu'il peut effectuer sans se détacher de son père. En d'autres termes, ce qui intéresse l'enfant, c'est de pouvoir découvrir en toute confiance la hauteur, la largeur et la profondeur que l'étreinte de son père offre à sa vie.

L'adolescent aura besoin de chercher la hauteur, la largeur et la profondeur en dehors de l'étreinte de ses parents, en dehors du cadre de l'autorité. Et c'est très bien ainsi, c'est nécessaire. Mais tôt ou tard, aujourd'hui plutôt tard que tôt, la maturité d'une personne s'approfondit lorsque, comme le dit Jésus, elle se convertit pour devenir comme les enfants dans sa relation avec Dieu et avec la communauté : librement consciente que la hauteur, la largeur et la profondeur de la vie se trouvent davantage dans l'appartenance, dans la fidélité, que dans l'indépendance comme une fin en soi.